

I – Sophocle, *Antigone*, vv. 1-77

ANTIGONE

Je (...) t'ai fait venir à l'écart
Des portes de notre demeure pour te parler seule à seule.

ISMÈNE

Que se passe-t-il ? On dirait que tu brûles de me dire
quelque chose.

ANTIGONE

Ce sont les funérailles de nos deux frères : Créon ne juge-t-il
pas

Un seul des deux digne d'une sépulture, ne la refuse-t-il pas
à l'autre ?

Il traite, à ce qu'on dit, Étéocle comme il se doit, avec les
égards

Qu'exige la justice et la règle, il l'a enseveli, recouvert de
terre,

Afin qu'il soit bien reçu des morts qui y reposent.

Quant à la malheureuse dépouille de Polynice,

L'on a fait savoir, à ce qu'on dit, qu'il était interdit à tout
citoyen

De le cacher dans un tombeau et de se répandre en lamen-
tations ;

On doit le laisser là, sans larmes ni sépulture, une aubaine
Pour les oiseaux qui guettent toute occasion de faire bom-
bance.

Voilà ce que le noble Créon, à ce qu'on dit, a fait procla-
mer,

Cela te concerne autant que moi, je dis bien moi.

Il vient ici pour faire savoir à ceux qui l'ignorent,

Explicitement, (il ne prend pas cette affaire

À la légère) que toute personne qui ne respectera pas cette
interdiction

Sera lapidée à mort à l'intérieur de la Cité.

On en est là, et l'on va tout de suite voir si tu es

D'un sang noble, ou indigne de tes grands ancêtres.

ISMÈNE

Mais qu'attends-tu de moi, dans ces circonstances ?

Quoi que je fasse, cela ne nous apportera rien.

ANTIGONE

Essaie au moins de partager mes peines et de m'aider.

ISMÈNE

Dans quoi veux-tu nous entraîner ? Qu'as-tu en tête ?

ANTIGONE

Sers-toi de tes mains, si tu pouvais m'aider à soulever son
cadavre...

ISMÈNE

Tu comptes donc l'ensevelir, malgré l'interdiction notifiée à
la Cité ?

ANTIGONE

C'est ton frère aussi bien que le mien, que tu le veuilles ou
non,

On ne pourra pas dire que je l'ai abandonné.

ISMÈNE

Créon ne l'a-t-il pas expressément défendu, malheureuse ?

ANTIGONE

Il n'a absolument pas le droit de me tenir à l'écart des
miens.

ISMÈNE

Ah là là ! songe, ma sœur à la façon

Dont notre père a fini, haï de tous, perdu de réputation,

Il s'est lui-même pris sur le fait, et il s'est arraché

Les deux yeux de sa propre main ;

Puis c'est sa mère et sa femme, elle méritait les deux noms,
Qui a mis fin à sa vie, en faisant un nœud coulant à son
lacet ;

Nos deux frères enfin qui, le même jour,

Se sont entre-tués en s'infligeant, les malheureux,

Le même sort, de leurs propres mains.

Maintenant qu'il ne reste plus que nous deux, songe

Au sort terrible que nous connaissons si, au mépris de la loi,

Nous nous opposons à un arrêt ou à la puissance des rois.

Il faut nous pénétrer de l'idée que nous sommes nées
femmes,

Que nous ne sommes pas à même d'affronter des hommes ;

De plus nous sommes soumises à ceux qui sont nos maîtres,

Il nous faut obéir à ces ordres, et à d'autres encore plus
douloureux.

Je m'en vais, moi, demander aux Dieux souterrains

De me pardonner : ils comprendront que je cède à la force,

Et que je suis les ordres de ceux qui détiennent l'autorité ;
se lancer

Dans une action qui ne donnera rien, cela n'a aucun sens.

ANTIGONE

Je ne m'adresserai plus à toi, et même si tu voulais plus tard

Faire quelque chose, ton aide ne m'apportera aucune joie.

Adopte l'attitude qui te semblera la plus indiquée, Moi,

Je l'enterrerai ; il sera beau pour moi de mourir pour cela.

Moi qui lui étais chère, je reposerai près de lui, qui m'est
cher,

Coupable d'un crime exemplaire ; je dois plaire plus long-
temps

Aux êtres qui reposent sous terre, qu'à ceux que nous cô-
toyons.

Car c'est là que je reposerai pour toujours ; libre à toi

De mépriser les lois que les Dieux tiennent à cœur.

II - Jean Anouilh, *Antigone*

ISMÈNE. – Tu sais, j'ai bien pensé, Antigone.

ANTIGONE. – Oui.

ISMÈNE. – J'ai bien pensé toute la nuit. Tu es folle.

ANTIGONE. – Oui.

ISMÈNE. – Nous ne pouvons pas.

ANTIGONE. – Pourquoi ?

ISMÈNE. – Il nous ferait mourir.

ANTIGONE, *après un silence, de sa petite voix*. – Bien sûr. À
chacun son rôle. Lui, il doit nous faire mourir, et nous, nous
devons aller enterrer notre frère. C'est comme ça que ça a été
distribué. Qu'est-ce que tu veux que nous y fassions ?

ISMÈNE. – Je ne veux pas mourir.

ANTIGONE, *doucement*. – Moi aussi j'aurais bien voulu
ne pas mourir.

ISMÈNE. – Écoute, j'ai bien réfléchi toute la nuit. Je suis
l'ainée. Je réfléchis plus que toi. Toi, c'est ce qui te passe
par la tête tout de suite, et tant pis si c'est une bêtise. Moi,
je suis plus pondérée. Je réfléchis.

ANTIGONE. – Il y a des fois où il ne faut pas trop réflé-
chir.

ISMÈNE. – Si, Antigone. D'abord c'est horrible, bien sûr, et j'ai pitié moi aussi de mon frère, mais je comprends un peu notre oncle.

ANTIGONE. – Moi je ne veux pas comprendre un peu.

ISMÈNE. – Il est le roi, il faut qu'il donne l'exemple.

ANTIGONE. – Moi, je ne suis pas le roi. Il ne faut pas que je donne l'exemple, moi... Ce qui lui passe par la tête, la petite Antigone, la sale bête, l'entêtée, la mauvaise, et puis on la met dans un coin ou dans un trou. Et c'est bien fait pour elle. Elle n'avait qu'à ne pas désobéir.

ISMÈNE. – Allez ! Allez !... Tes sourcils joints, ton regard droit devant toi et te voilà lancée sans écouter personne. Écoute-moi. J'ai raison plus souvent que toi.

ANTIGONE. – Je ne veux pas avoir raison.

ISMÈNE. – Essaie de comprendre au moins !

ANTIGONE. – Comprendre... Vous n'avez que ce mot-là dans la bouche, tous, depuis que je suis toute petite. Il fallait comprendre qu'on ne peut pas toucher à l'eau, à la belle et fuyante eau froide parce que cela mouille les dalles, à la terre parce que cela tache les robes. Il fallait comprendre qu'on ne doit pas manger tout à la fois, donner tout ce qu'on a dans ses poches au mendiant qu'on rencontre, courir, courir dans le vent jusqu'à ce qu'on tombe par terre et boire quand on a chaud et se baigner quand il est trop tôt ou trop tard, mais pas juste quand on en a envie ! Comprendre. Toujours comprendre. Moi, je ne veux pas comprendre. Je comprendrai quand je serai vieille. (*Elle achève doucement.*) Si je deviens vieille. Pas maintenant.

ISMÈNE. – Il est plus fort que nous, Antigone. Il est le roi. Et ils pensent tous comme lui dans la ville. Ils sont des milliers et des milliers autour de nous, grouillant dans toutes les rues de Thèbes.

ANTIGONE. – Je ne t'écoute pas.

ISMÈNE. – Ils nous hueront. Ils nous prendront avec leurs mille bras, leurs mille visages et leur unique regard. Ils nous cracheront à la figure. Et il faudra avancer dans leur haine sur la charrette avec leur odeur et leurs rires jusqu'au supplice. (...) Et souffrir ? Il faudra souffrir, sentir que la douleur monte, qu'elle est arrivée au point où l'on ne peut plus la supporter ; qu'il faudrait qu'elle s'arrête, mais qu'elle continue pourtant et monte encore, comme une voix aiguë... Oh ! je ne peux pas, je ne peux pas...

III - Racine, *La Thébaïde* Acte I scène 5

JOCASTE.

On les verrait plutôt par de nobles projets,
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
Mais avouez, Créon, que toute votre peine
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine,
225 Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,
Et va rompre le piège où vous les attendez.
Comme après leur trépas le droit de la naissance
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux princes mes fils,
230 Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis :
Et votre ambition qui tend à leur fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune ;
Vous inspirez au roi vos conseils dangereux,
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CRÉON.

235 Je ne me repais point de pareilles chimères,
Mes respects pour le roi sont ardents et sincères,
Et mon ambition est de le maintenir
Au trône où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime.
240 Je hais ses ennemis, et c'est là tout mon crime ;
Je ne m'en cache point, mais à ce que je vois,
Chacun n'est pas ici criminel comme moi.

JOCASTE.

Je suis mère, Créon, et si j'aime son frère,
La personne du roi ne m'en est pas moins chère ;
245 De lâches courtisans peuvent bien le haïr,
Mais une mère enfin ne peut pas se trahir.

ANTIGONE.

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres,
Les ennemis du roi ne sont pas tous les vôtres ;
Créon, vous êtes père, et dans ces ennemis,
250 Peut-être songez-vous que vous avez un fils.
On sait de quelle ardeur Hémon sert Polynice.

CRÉON.

Oui, je le sais, Madame, et je lui fais justice,
Je le dois en effet distinguer du commun ;
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un.
255 Et je souhaiterais dans ma juste colère,
Que chacun le haït comme le haït son père.

ANTIGONE.

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde en ce point ne vous ressemble pas.

CRÉON.

Je le vois bien, Madame, et c'est ce qui m'afflige ;
260 Mais je sais bien à quoi sa révolte m'oblige,
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer.
La honte suit toujours le parti des rebelles,
Leurs grandes actions sont les plus criminelles ;
265 Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas.

ANTIGONE.

Écoutez un peu mieux la voix de la nature.

CRÉON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE.

Mais un père à ce point doit-il être emporté ?

270 Vous avez trop de haine.

CRÉON.

Et vous trop de bonté.

C'est trop parler, Madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CRÉON.

Je sais ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE.

Et je sais quel sujet vous le rend odieux.

CRÉON.

275 L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

JOCASTE.

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes,
Tout vous semble permis, mais craignez mon courroux.
Nos libertés enfin retomberaient sur vous.

ANTIGONE.

L'intérêt du public agit peu sur son âme,
280 Et l'amour du pays nous cache une autre flamme.
Je le sais ; mais, Créon, j'en abhorre le cours,
Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours.

CRÉON.

Je le ferai, Madame, et je veux par avance,
Vous épargner encor jusques à ma présence.

IV - Sophocle, *Antigone*, vv. 441-525

CRÉON. – Et toi, qui restes ainsi, tête baissée,
Avoues-tu ou nies-tu avoir fait cela ?

ANTIGONE. – J'avoue que je l'ai fait, et je ne nie pas
l'avoir fait.

CRÉON. – (...) dis-moi, sans discours, en un mot :
Savais-tu que j'avais officiellement interdit de faire cela ?

ANTIGONE. – Oui : comment aurait-il pu en être autrement ?
cela était clair.

CRÉON. – Et tu as osé transgresser mes lois ?

ANTIGONE. – Ce n'est pas Zeus qui les avait proclamées,
Ni la Justice qui siège à côté de Dieux infernaux ;
Ce ne sont pas ces lois qu'ils ont fixées pour les hommes :
Et je ne pensais pas que tes proclamations fussent assez
fortes

Pour permettre à un homme, à un simple mortel,
De transgresser les lois non écrites et immuables des Dieux.
(...) S'il te semble que je commets une folie,
Il se peut que je sois traitée de folle par un fou.

LE CORYPHÉE. – L'on voit bien l'intraitable caractère de
cette enfant, elle est digne

De son Intraitable père ; elle ne sait pas céder à l'infortune.

CRÉON. – Sans doute, mais sache que ces volontés rigides
Sont les premières à s'effondrer, et que c'est le fer
Naturellement si solide qui, cuit au feu et recuit,
Se brise et se casse, on peut souvent le constater.

Je sais qu'un bout de frein suffit pour dominer
Les chevaux farouches ; il n'est pas permis
De raisonner quand notre sort dépend des autres.

Cette fille a déjà montré son arrogance
En transgressant les lois établies ;
Et elle a encore l'aplomb, après l'avoir fait,
De s'en glorifier, et de s'en réjouir.

Ce n'est plus moi, l'homme, à présent, l'homme c'est elle,
Si elle s'en sort, et si on lui donne raison.

Qu'elle soit née de ma sœur, plus proche de moi
De tous ceux qui dépendent du Zeus de notre foyer,
Ni elle, ni sa sœur n'échapperont

Au pire des sorts ; car je l'accuse, elle aussi,
D'avoir accompli les rites funéraires sur cette tombe.
Faites-la donc venir ; je viens de la voir à l'intérieur,
Elle était surexcitée, elle n'arrivait pas à se dominer.
Les intentions cachées apparaissent au grand jour,
De ceux qui manœuvrent dans l'ombre.

Je n'ai que de l'horreur pour les criminels qui, pris sur le
fait,

Ont encore l'aplomb de s'en glorifier.

ANTIGONE. – Que veux-tu de plus que ma mort ? Je suis
entre tes mains.

CRÉON. – Rien du tout ; j'ai obtenu tout ce que je voulais.

ANTIGONE. – Qu'attends-tu ? Il n'est pas un seul de tes
mots

Qui me soit agréable, et je ne souhaite pas que cela
change ;

Et mes propos ne peuvent que t'être désagréable.

D'où pourrais-je tirer une gloire plus grande

Que celle d'avoir enseveli mon frère

Dans un tombeau ? Et tous ces gens reconnaîtraient

Qu'ils en sont heureux, si la peur ne leur clouait pas la
langue.

Entre autres avantages, la tyrannie permet

De faire et de dire ce que l'on veut.

CRÉON. – Tu es la seule des Cadméens à voir les choses
de cette façon.

ANTIGONE. – C'est le cas de ces gens-là ; mais ils ferment
leur bouche.

CRÉON. – N'as-tu pas honte d'adopter une attitude diffé-
rente de la leur ?

ANTIGONE. – Il n'y a aucune honte à honorer un être né
des mêmes entrailles.

CRÉON. – Il n'était pas du même sang, celui qui est mort
en l'affrontant ?

ANTIGONE. – Il est né du même sang, en effet, d'une
même mère et du même père.

CRÉON. – Pourquoi donc lui accorder des honneurs
odieux à son frère ?

ANTIGONE. – Le mort n'est plus là pour donner son avis.

CRÉON. – Tu rends pourtant les mêmes devoirs au traître.

ANTIGONE. – Ce n'est pas un esclave, c'est mon frère qui
est mort.

CRÉON. – En ravageant notre pays ; l'autre le défendait
contre lui.

ANTIGONE. – Mais Hadès réclame que l'on accomplisse
ces rites.

CRÉON. – Le meilleur d'entre eux ne doit pas être traité
comme le plus mauvais.

ANTIGONE. – Qui sait si ce n'est pas la règle qui prévaut
chez les morts ?

CRÉON. – Un ennemi ne devient pas un ami en mourant.

ANTIGONE. – Je ne suis pas faite pour haïr, mais pour
aimer.

CRÉON. – Si tu veux tant aimer, va-t-en donc aimer

Les morts ; tant que je vivrai, aucune femme n'imposera sa
loi.

V - Jean Anouilh, *Antigone*

CRÉON. – Te faire mourir ! Tu ne t'es pas regardée, moi-
neau ! Tu es trop maigre. Grossis un peu, plutôt, pour faire
un gros garçon à Hémon. Thèbes en a besoin plus que de
ta mort, je te l'assure. Tu vas rentrer chez toi tout de suite,
faire ce que je t'ai dit et te taire. Je me charge du silence des
autres. Allez, va ! Et ne me foudroie pas comme cela du
regard. Tu me prends pour une brute, c'est entendu, et tu
dois penser que je suis décidément bien prosaïque. Mais je
t'aime bien tout de même, avec ton sale caractère. N'oublie
pas que c'est moi qui t'ai fait cadeau de ta première pou-
pée, il n'y a pas si longtemps.

Antigone ne répond pas. Elle va sortir. Il l'arrête.

CRÉON. Antigone ! C'est par cette porte qu'on regagne ta
chambre. Où t'en vas-tu par là ?

ANTIGONE, *s'est arrêtée, elle lui répond doucement, sans forfanterie*. – Vous le savez bien...

Un silence. Ils se regardent encore debout l'un en face de l'autre.

CRÉON. – Quel jeu joues-tu ?

ANTIGONE. – Je ne joue pas.

CRÉON, *murmure, comme pour lui*. – Tu ne comprends donc pas que si quelqu'un d'autre que ces trois brutes sait tout à l'heure ce que tu as tenté de faire, je serai obligé de te faire mourir ? Si tu te tais maintenant, si tu renonces à cette folie, j'ai une chance de te sauver, mais je ne l'aurai plus dans cinq minutes. Le comprends-tu ?

ANTIGONE. – Il faut que j'aie enterré mon frère que ces hommes ont découvert.

CRÉON. – Tu irais refaire ce geste absurde ? Il y a une autre garde autour du corps de Polynice et, même si tu parviens à le recouvrir encore, on dégagera son cadavre, tu le sais bien. Que peux-tu donc sinon t'ensanglanter encore les ongles et te faire prendre ?

ANTIGONE. – Rien d'autre que cela, je le sais. Mais cela, du moins, je le peux. Et il faut faire ce que l'on peut.

VI - Sophocle, *Antigone*, vv. 1192-1243

LE MESSAGER. J'étais là, ma reine, et je vais tout te dire, Je ne te cacherai aucun détail de ce qui s'est vraiment passé : (...)

Nous avons vu l'une le cou accroché
À un lacet qu'elle s'était fait avec des fils de lin,
L'autre, serré contre elle, qui la tenait embrassée à la taille,
Pleurant son épouse perdue au royaume des morts,
Hurlant sa révolte contre son père, contre ces noces désespérantes.

Créon, en le voyant, pousse un cri lamentable,
Il s'approche de lui, et l'appelle en gémissant :
"Malheureux qu'as-tu fait ? À quoi
Pensais-tu ? Dans quel abîme de malheur t'es-tu englouti ?
Sors de là, mon enfant, je t'en supplie à genoux."

Le jeune homme le regarde, les yeux injectés de sang,
Il lui crache au visage et, sans rien lui répondre, il tire
Son épée munie de deux crochets, son père s'écarte vite
Et prend la fuite, il lui échappe ; alors l'infortuné
S'acharne sur lui-même, faute de mieux, dans un effort suprême,

Il plonge la moitié de la lame dans son flanc, de ses bras
Affaiblis, encore conscient, il serre la jeune fille ;
En soufflant bruyamment, il vomit d'un coup un filet
De sang qui s'écoule sur sa joue blanche.

Le voilà étendu, c'est un cadavre qui embrasse un cadavre,
Il a eu droit, le malheureux, à des noces célébrées au
royaume d'Hadès,

Il a fait voir chez les hommes à quel point l'absence de discernement

Est le pire des maux qui puissent les frapper.

VII - Jean Anouilh, *Antigone*

LE MESSAGER

Une terrible nouvelle. On venait de jeter Antigone dans son trou. On n'avait pas encore fini de rouler les derniers blocs de pierre lorsque Créon et tous ceux qui l'entourent entendent des plaintes qui sortent soudain du tombeau.

Chacun se tait et écoute, car ce n'est pas la voix d'Antigone. C'est une plainte nouvelle qui sort des profondeurs du trou... Tous regardent Créon, et lui, qui a deviné le premier, lui qui sait déjà avant tous les autres, hurle soudain comme un fou : « Enlevez les pierres ! Enlevez les pierres ! » Les esclaves se jettent sur les blocs entassés et, parmi eux, le roi suant, dont les mains saignent. Les pierres bougent enfin et le plus mince se glisse dans l'ouverture. Antigone est au fond de la tombe pendue aux fils de sa ceinture, des fils bleus, des fils verts, des fils rouges qui lui font comme un collier d'enfant, et Hémon à genoux qui la tient dans ses bras et gémit, le visage enfoui dans sa robe. On bouge un bloc encore et Créon peut enfin descendre. On voit ses cheveux blancs dans l'ombre, au fond du trou. Il essaie de relever Hémon, il le supplie. Hémon ne l'entend pas. Puis soudain il se dresse, les yeux noirs, et il n'a jamais tant ressemblé au petit garçon d'autrefois, il regarde son père sans rien dire, une minute, et, tout à coup, il lui crache au visage, et tire son épée. Créon a bondi hors de portée. Alors Hémon le regarde avec ses yeux d'enfant, lourds de mépris, et Créon ne peut pas éviter ce regard comme la lame. Hémon regarde ce vieil homme tremblant à l'autre bout de la caverne, et, sans rien dire, il se plonge l'épée dans le ventre et il s'étend contre Antigone, l'embrassant dans une immense flaque rouge.

- (I-II) Comparez les caractères d'Antigone et Ismène dans les deux textes.
- (III) Quelles différences observez-vous entre l'attitude de Jocaste et celle d'Antigone face à Créon ?
- (III) Créon est-il chez Racine un Tartuffe ou un fanatique ?
- (IV, V) Comment qualifier la relation entre Antigone et Créon chez Sophocle ? Et chez Anouilh ?
- (IV, V) Quelle est l'attitude d'Antigone chez Sophocle ? Comment qualifier son comportement chez Anouilh ?
- (VI, VII) Quelles différences observez-vous entre les deux récits ?